

in the heat of action), the knowledge of his being “different.” Throughout the book, Ludovic occasionally ponders over the “reality” of one world over another. He wrestles with the haunting memory of also belonging somewhere else while feeling powerfully engaged in the present world, with the disturbing sense of split and irreconcilable levels of consciousness. A large part of the appeal of this book lies precisely in the disquieting overlap of these worlds, disquieting and spell-binding because, even though we know this is a book of fantasy and magic, it evokes in us obscure and deep psychological echoes. What is reality? Where does it stop and where does fantasy begin? Where do those faint echoes of other “worlds” come from? What causes the feeling of relative estrangement, of vague and nameless yearning that is part of the human experience? Those are questions that philosophers and poets of all times have tried to explore and it is to the credit of the author to have used them as the canvas upon which the adventures are woven. What is disappointing is that, in the end, the author uses magic — the gift of a magic music box that can take Ludovic back at will to his “real world” home — to avoid dealing with the emotional reality that he had so skillfully evoked through this book of magic and fantasy: the feeling of being pulled towards different realms of being, knowing that whatever choice is made or whatever realm seems to win, the others will always linger somewhat in our subconscious and there will always be a faint memory and a nostalgia for what used to be — or might have been.

Thérèse M. Bonin is assistant professor of French in the Department of Romance Languages and Literature at Ohio State University, Columbus, U.S.A.

LA B.D. DU CHÔMEUR

Octave, la dolce vita, Yvon Brochu et Patrice Dubray. Sillery, Ovale, 1983. Non paginé 8,95\$ relié. ISBN 2-89186-025-X.

L'actualité, la nécessité d'une vision critique sur la société, les essais de repérage de la place et de la fonction du chômeur dans l'espace idéologico-politique peuvent constituer les points essentiels d'un traité sociologique... ou d'une bande dessinée. Mais alors que le traité sociologique fait partie de l'ordre des discours “légitimes,” sérieux, la bande dessinée est plus frondeuse et son discours, en ce sens, est resté plus ou moins flottant. Pourtant, l'apport de la B.D. à la remise en question d'une situation particulière par le moyen de l'humour et de l'ironie n'est pas négligeable, et si l'on rit, ce rire est parfois jaune.

Octave, la dolce vita d'Yvon Brochu et Patrice Dubray est un album de bandes dessinées humoristiques de type classique relatant les aventures d'un chô-

meur à la quête d'un emploi. Octave est un jeune Oblomov québécois (cf. le célèbre roman d'Uvan Gontcharov). Indolent et incapable du moindre effort, il déçoit sa mère qui l'aime bien, mais qui voudrait le voir travailler. Chassé du foyer maternel, véritable paradis terrestre où il passe ses journées au lit à grignoter des biscuits, à boire des cappuccini dans sa tasse des Expos et à regarder la télévision, Octave se retrouve au Centre de main- d'oeuvre. C'est la fin de la dolce vita et le début des aventures/mésaventures d'Octave dans le monde du travail. En un sens, il y a quelque chose de pascalien dans cette bande dessinée où tout le malheur du héros vient de ce qu'il ne peut pas se tenir en repos dans sa chambre.

L'humour dans *Octave, la dolce vita* s'exerce d'une manière générale au niveau du texte, au niveau du dessin et à un niveau intermédiaire par l'interaction du texte et du dessin. Les jeux de mots (calembours) relèvent du texte même et reviennent à intervalles réguliers. Par exemple:

Octave: "Mère! ton café est amer!"

Mère: "T'amer! T'amer! Ta mère en a ras le bol!"

Ces jeux de mots sont fondés sur l'équivoque de mots qui ont une ressemblance phonétique (t'amer-ta mère) ou qui sont à double sens (bol: tête et bol de café). Ce sont surtout les noms de personnes qui se prêtent à ces jeux de mots (ex. la "présidente" d'une bijouterie se nomme Laura Jones = l'or jaune), et qui acquièrent par leur emploi répété la valeur d'un leitmotiv comique (ex. la transformation constante du nom de Lucette Mondou en Mon doux!).

D'autre part, les jeux visuels relèvent du dessin même. Ainsi, le rôle de Mouf-Mouf, la mascotte d'Alphonso, est surtout pictural et ressemble en cela aux rôles tenus par le Milou de Tintin et l'Idéfix d'Astérix. Enfin, l'interaction du texte et du dessin sert à l'illustration littérale d'une expression (ex. une goutte s'échappe d'un bol de café, en bas de page l'auteur note: "la goutte qui fit déborder le vase"). Outre cela, l'oeuvre présente une certaine dimension pastichante. Nous retrouvons le capitaine Haddock qui nous salue par une bordée d'injures et les frères Dalton qui cherchent à s'évader de prison.

Octave, la dolce vita offre au lecteur une bonne ration de quotidienneté idéalisée (surtout en ce qui concerne le chômage), en ce sens que l'humour est souvent le prétexte à l'entretien d'un rapport de connivence entre le public et l'image qu'il croit reconnaître comme sienne. Un dialogue s'installe entre la bande dessinée et le lecteur. Par delà cet humour, le lecteur s'enchanté ainsi de faire partie de la communauté culturelle québécoise que l'humour présuppose et nourrit à la fois. Les personnages caricaturaux du syndicaliste marxiste-léniniste, du policier efféminé et du travailleur immigrant répondent en partie à cette visée des auteurs. De même, au point de vue pictural, le relatif encombrement des décors, l'authenticité du détail et la restitution du banal et du quotidien connotent l'enlissement des personnages dans cette communauté.

Au point de vue de la temporalité, chaque fois qu'Octave perd un emploi (et il les perd tous), il revient à son point de départ: la maison et le Centre de main-d'oeuvre. La fin de l'aventure coïncide avec le retour à la situation initiale de sorte qu'agir dans cette oeuvre signifie recommencer. La reprise d'un même thème crée, au fil des pages, toute l'épaisseur d'un monde second, celui du chômeur/petit travailleur. Grâce à l'ingéniosité des auteurs, le lecteur n'a pas le sentiment d'un piétinement narratif, mais celui d'un renouvellement paradigmatique. Et si ce n'était de l'énerverment croissant de Mme Mondou du Centre de main-d'oeuvre, on pourrait croire qu'Octave n'a pas accompli quelque chose, qu'il n'a pas "vieilli," que la durée s'est soudain abolie. Le temps n'a donc pas de prise sur Octave. Il ne change pas. Cette évolution traditionnellement chronologique étant absente, c'est dans le mouvement même de la reprise de la quête du travail que se situe, à notre avis, la richesse de cette bande dessinée et la possibilité d'en faire une série. Le héros est "éternel" et les occasions de mises en situation, infinies.

Octave, la dolce vita est une oeuvre cyclique. Quels que soient les efforts déployés par le héros, il n'a pas d'emploi. Mais le fait que cette quête d'emploi n'aboutit pas annonce la morale du récit: le réel est immuable, l'emploi stable impossible à décrocher. En dépit d'une puérité apparente, *Octave, la dolce vita* est une bande dessinée féroce démythificatrice, inimaginable il y a dix ans. Dans le contexte actuel de crise économique, la "réalité" d'Octave renvoie à la réalité de ces jeunes qui se font virer des Centres de main-d'oeuvre, à qui on répète inlassablement qu'il n'y a pas de débouchés, pas d'avenir. Devant ce discours défaitiste, qu'ils ont fini par croire, plusieurs jeunes ont démissionné. Leur manque de motivation, leur paresse apparente, devient en un sens indice de révolte, de refus de ce que la société est en train de faire d'eux: une génération sacrifiée (cf. Nathalie Petrowski, "La génération éteinte," dans *Le Devoir*, 15-17 octobre 1984, p. 1).

Octave, la dolce vita reprend ce thème du chômage et raconte sur un ton comique une situation désespérante. Cette bande dessinée restitue une version très interprétée et très fragmentaire d'une communauté sociale. Elle désigne au lecteur moyen, dans un contexte quotidien proche du sien, un héros d'envergure banale, aux prises avec un problème d'emploi. Ces difficultés sont un peu terre à terre mais elles sont connues par le lecteur d'une façon ou d'une autre. Il est alors facile d'inviter ce dernier à partager la réussite/déconvenue quotidienne du héros. Les temps ont changé; l'enjeu dans la B.D. n'est plus le destin du monde mais la quête de l'emploi.

Robert Viau, qui a soutenu une thèse de doctorat sur *L'Image de la folie* dans le roman québécois, est professeur à la leçon à l'Université d'Ottawa et à l'Université Carleton.